

LA PETITE COUSINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM.

DECOURCELLE ET THÉOD. BARRIÈRE,

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
des Variétés, le 7 janvier 1849.*



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIB.-ÉDITEUR,

RUE DES PIERRES, N° 46,

LE SOIR AU THÉÂTRE ROYAL.

—
1849.

PERSONNAGES.

PAUL D'HERVEY (50 ans).
BLANCHE, sa femme (22 ans).
MARIE, cousine de Blanche
(16 ans).
RIGAUD, ami de Paul.
UN DOMESTIQUE.
UNE FEMME DE CHAMBRE.

ACTEURS.

M. CACHARDY.
M^{lle} MARQUET.

M^{lle} SAINT-MARC.
M. C. PÉREY.
M. VONLATUM.
M^{lle} LOUISE.

LA PETITE COUSINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Un petit salon. — Porte au fond. — Deux autres portes à droite et à gauche dans les angles. — A gauche, premier plan, une cheminée avec du feu. — Une toilette au deuxième plan. — A droite, au premier plan, un piano ouvert, albums, musique, tabouret de piano. — Au fond, à gauche, entre les deux portes, un guéridon. Deux petits canapés à droite et à gauche, sur le devant. — Fauteuils. — Sur la cheminée, une pendule. — Deux candélabres allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, UN DOMESTIQUE.

Le Domestique entre par le fond ; Paul entre par la droite.

PAUL, *au Domestique.*

Vous ferez atteler dans une heure.

LE DOMESTIQUE.

Quelle voiture monsieur prendra-t-il ?

PAUL.

Le coupé...

Le Domestique sort par le fond.

SCÈNE II.

PAUL, puis RIGAUD.

PAUL, *seul.*

Oui, le coupé discret, couleur de muraille, glissant furtivement dans l'ombre... C'est excellent pour les maris en bonnes fortunes.

RIGAUD, *en dehors.*

C'est bien, c'est bien... Il est inutile de m'annoncer.
(*Entrant par le fond.*) Bonjour, Paul.

PAUL.

Bonjour, Rigaud. Est-ce que tu viens passer la soirée avec moi ?

RIGAUD.

Non...

Il va s'asseoir sur le canapé à gauche.

PAUL.

Tant mieux ; car il faut que je sorte tantôt... (*En confidence.*) J'ai un rendez-vous avec une comtesse, mon ami !

RIGAUD.

Je le sais bien, tu me l'as dit hier.

PAUL.

Ah !

RIGAUD.

C'est pour ça que je viens.

PAUL, *se rapprochant.*

Comment, tu viens parce que je sors ?

RIGAUD.

Oui, je viens profiter de ton absence.

PAUL.

Je ne comprends pas.

RIGAUD.

Mais si !

PAUL.

Mais non !

RIGAUD.

Tu ne sais donc pas que je fais la cour à ta femme ?... (*Il se lève et va à Paul.*) Je croyais te l'avoir dit. Sa tendresse commence à te fatiguer, et je cherche à lui donner une autre direction... par amitié pour vous deux.

PAUL, *riant.*

Ah ! très-bien !

RIGAUD.

Si le destin seconde mes efforts, avant un mois Blanche sera heureuse, car elle ne t'aimera plus, et tu pourras vaquer librement à tes nouvelles amours.

PAUL.

C'est charmant !

RIGAUD.

Oui, c'est assez ingénieux !

PAUL.

Ce cher Rigaud !...

Il lui prend le bras et l'entraîne vers le fond.

RIGAUD.

Tu vas me présenter à ta femme ?

PAUL.

Non, je vais te présenter à mon concierge, afin qu'il prenne ton signalement pour t'empêcher de monter une autre fois.

RIGAUD.

Bravo ! De cette façon, tu me poses sur-le-champ en homme dangereux, et cela avance mes affaires... (*Lui prenant le bras à son tour.*) Viens me présenter à...

PAUL, *le lâchant et passant à gauche.*

A-t-on vu une pareille effronterie !... Venir me dire, à ma barbe, qu'il me soufflera ma femme !

RIGAUD.

Mais puisque tu ne l'aimes plus !

PAUL.

Qu'est-ce que ça te fait ?

RIGAUD.

Comment ! ce que ça me fait ?... Est-ce que je puis voir d'un œil sec une femme charmante abandonnée, délaissée après un an de mariage ?... Allons donc ! la

justice avant tout ! Elle perd un mari, il faut qu'elle trouve un amant.

PAUL.

Me diras-tu au moins de quel droit tu intervienst dans mes affaires domestiques ?

RIGAUD.

Du même droit que tu intervienst dans celles des autres, en faisant la cour à une femme mariée.

PAUL.

Le cas est différent... elle n'aime pas son mari !

RIGAUD.

Oh ! c'est charmant ! Et c'est parce que la tienne t'adore, que tu veux... D'ailleurs, si elle vient à m'aimer, elle ne t'aimera plus, et...

PAUL, avec colère.

Encore !... (*Changeant de ton.*) Au fait, j'ai tort de me fâcher ; ce cher Rigaud ! il est très-amusant ! il se figure qu'il n'a qu'à se montrer...

Il va à la cheminée et se chauffe le dos au feu.

RIGAUD.

Oh ! je n'ai pas dit cela. Je compte seulement sur ma persévérance, sur mon dévouement.

PAUL, riant.

Ah ! si tu laisses aux femmes le temps de se reconnaître !...

RIGAUD.

Que veux-tu ? c'est mon système. Je fais du roman, moi ; ça me réussit toujours. Tiens, il y a un an, dans un bal, à Montargis, j'en avais commencé un à deux heures du matin, avec une jeune fille charmante. Elle m'écoutait avec intérêt, je paraissais l'amuser, et ma foi... mais sa tante l'a enlevée avant la fin du bal, et je ne l'ai jamais revue !

Voilà tout?

PAUL.

Voilà tout.

RIGAUD.

PAUL, *revenant près de Rigaud.*

Allons, bon courage ! fais-toi aimer, mon garçon ! je veux même te servir auprès de ma femme.

RIGAUD.

Je ne souffrirai pas...

PAUL.

Si, vraiment ! Et pour commencer, si tu m'en erois, tu quitteras ce gilet-là... ma femme a horreur des gilets serin...

RIGAUD.

Bien vrai?...

Il boutonne sa redingote.

PAUL, *le lorgnant et tournant autour de lui.*

Elle déteste les gants noirs.

RIGAUD.

Merci, cher ami, merci !... (*Il ôte ses gants. — Apercevant Blanche, qui entre par la gauche. Bas à Paul, qui rit.*) Ta femme ! pas un mot ! et va-t'en le plus vite possible !

SCÈNE III.

LES MÊMES, BLANCHE.

Elle est en grande toilette, et tient son pardessus à la main ; elle le jette, en entrant, sur un fauteuil près de la toilette.

RIGAUD, *allant au devant de Blanche.*

Madame...

BLANCHE.

Bonjour, M. Rigaud. Nous accompagnez-vous au théâtre?

PAUL, *se retournant.*

Hein ?

RIGAUD, *regardant Paul.*

Vous allez au théâtre ?

PAUL.

Ma foi, c'est la première nouvelle...

BLANCHE.

Comment?... n'est-ce pas jour d'Italiens?... et n'était-il pas convenu?...

PAUL.

Entre vous et M. Rigaud, c'est possible; mais, pour moi, j'ignorais complètement... j'ai même disposé de la loge.

BLANCHE.

Ah! je le regrette!... (*A Paul.*) Mais si vous le vouliez bien, mon ami, rien n'empêcherait...

RIGAUD, *vivement.*

Que l'on se procurât des coupons? Non, sans doute.

PAUL.

Quoi?

BLANCHE, *à Paul.*

Vous le permettez, n'est-ce pas?

PAUL.

Mais non! ce n'est pas raisonnable... D'ailleurs... (*Avec embarras.*) ma soirée est prise... une affaire...

RIGAUD.

Alors tu permettras que j'offre mon bras à M^{me} d'Hervey.

PAUL.

Je...

RIGAUD.

Allons, tu faiblis; avoue que tu faiblis.

PAUL, *bas.*

Te tairas-tu ?

RIGAUD, *bas.*

Non... (*Haut, à Blanche.*) Achevez de le décider, madame... (*Appuyant.*) Il est impossible de résister à la prière de la femme qu'on aime.

PAUL.

Mais...

RIGAUD, *très-haut.*

Tu n'aimes pas ta femme ?...

PAUL.

Rigaud !...

RIGAUD, *à Blanche.*

C'est entendu. Il viendra avec nous...

(A Paul.)

AIR :

Adieu ; je cours jusqu'aux Italiens,
Et j'en rapporte une loge à ta femme.

(A Blanche.)

Pendant ce temps, préparez-vous, madame.
Dépêchez-vous : je vole et je reviens.

PAUL.

Mais...

RIGAUD.

Des façons ?... Allons donc !

PAUL.

Cependant...

RIGAUD.

Entre amis, la chose est trop forte.
Tu ne me dois aucun remerciement.

PAUL, *à part.*

Morbleu ! que le diable l'emporte !

ENSEMBLE.

RIGAUD.

Adieu ! je cours, etc.

PAUL, à part.

Sa sottie ardeur dérange mes desseins :
Je ne puis plus lui confier ma femme.
D'une autre part le plaisir me réclame :
On n'est jamais trahi que par les siens.

BLANCHE, à part.

Son embarras a trahi ses desseins ;
Quand, plus heureuse, hélas ! une autre femme
A demandé ce qu'ici je réclame,
Pour l'obtenir mes efforts seraient vains !
(Rigaud sort vivement par le fond.)

SCÈNE IV.

BLANCHE, PAUL.

PAUL, à part.

Maudit homme !... Et la comtesse qui m'attend !... Il n'y a qu'une querelle qui puisse me tirer d'embarras. (*Haut, avec humeur.*) En vérité, vous vous conduisez en enfant gâté, ma chère.

BLANCHE, qui est allée s'asseoir sur le canapé à gauche.
Est-ce que tu es fâché ?

PAUL.

Vous ne sauriez donc rester une heure au logis ?

BLANCHE, doucement, et se levant.

Ah ! mon ami, je sors bien peu, tu le sais ; car je ne sors jamais qu'avec toi... et... (*Souriant.*) tu es toujours dehors.

PAUL, s'asseyant sur le canapé à droite.

Je suis toujours dehors ! c'est peut-être pour mon plaisir ?

BLANCHE.

Je ne dis pas cela. Je tiens seulement à te prouver que ton reproche est injuste.

PAUL.

Ah ! je sais que vous avez réponse à tout.

BLANCHE.

Comme tu es méchant ce soir !

PAUL, *se levant.*

Allons ! c'est fort bien ! je suis injuste, méchant ! Et tu es la plus malheureuse des femmes, n'est-ce pas ?

BLANCHE.

On dirait que tu te fais un jeu de mal interpréter...

PAUL.

C'est sans doute que je cherche une querelle?...

BLANCHE, *à mi-voix.*

Mais on le dirait.

PAUL, *troublé.*

Et dans quel but ?

BLANCHE.

Le sais-je ?

PAUL.

Je te répète que j'ai une affaire, une affaire importante!... (*Il remonte.*)BLANCHE, *réveuse.*

Bien vrai ?

PAUL, *redescendant la scène.*

Des soupçons?... de mieux en mieux !

BLANCHE, *émue.*

Non, Paul, je te crois. Mais, pourtant, depuis quelques jours tu n'es pas le même pour moi.

PAUL.

Parce que je ne cède pas à tous vos caprices.

BLANCHE.

Non ; mais parce que quand tu m'as dit d'injustes paroles, il faut encore que je t'en demande pardon.

PAUL.

Et cela vous blesse?

BLANCHE.

Mais sans doute.

PAUL.

Oh! quand on aime bien, on a moins de fierté.

BLANCHE, *retenant ses larmes.*

Ce n'est pas de la fierté, cela ; c'est de la dignité, Paul.

PAUL.

Oh! c'est cela ; la dignité ! Grands mots avec lesquels on fait passer de mauvaises lois !

BLANCHE, *pleurant.*

Paul, ne me dis pas de ces choses-là, je t'en prie ! Je ferai ce que tu voudras ; je resterai seule ici à t'attendre... mais dis-moi que tu ne m'en veux plus... (*Honteuse.*) Que tu me pardonnes?... (*Paul, ému, la presse sur son cœur.*) Tu m'aimes bien, n'est-ce pas?

PAUL.

Si je t'aime?... mais je n'aime que toi!... Mais, tu comprends, il y a des momens où l'on oublie... (*S'éloignant d'elle. A part.*) Allons, bon ! j'allais lui avouer... Au diable ! me voilà bien avancé !

BLANCHE.

Va, mon ami, je ne te retiens plus.

PAUL.

Non, ma chère, non... (*A part.*) Décidément, je ne suis bon qu'à faire un mari... (*Haut.*) Je t'ai fait de la peine, je veux rester pour te consoler.

BLANCHE, *à part, avec joie.*

Je me trompais... (*Haut, et prenant le bras de Paul.*) Tu vois bien, méchant, que cette affaire n'était pas si importante.

PAUL, à part.

Ah! diable!... (*Haut.*) Pourquoi?... parce que j'y renonce pour te faire plaisir?

BLANCHE.

Mais alors, je ne veux pas... il faut aller à tes affaires, mon ami. Tuas voulu rester, je te sais gré de l'intention; c'est tout ce que demande... l'enfant gâté...

Elle va à sa toilette, et ôte son bouquet, qu'elle pose dessus.

PAUL, à part.

Bon! me voilà forcé de sortir! Ah! je suis bien fâché d'avoir demandé ce rendez-vous à...

LE DOMESTIQUE, entrant par le fond et annonçant.

Mlle d'Orney...

Il reste au fond, et se retire après l'entrée de Marie.

BLANCHE, quittant la toilette.

Marie!

PAUL, à part.

La cousine de ma femme! Ah! parbleu! elle arrive à propos; ma conscience me permettra de m'en aller.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARIE.

Marie entre par le fond et se jette dans les bras de Blanche.

MARIE.

Blanche! ma chère cousine! que je t'embrasse!... (*Se retournant vers Paul.*) Ah! mon grand cousin! Bonjour, mon cousin!

PAUL.

Ma petite cousine! avec qui je me disputais toujours autrefois, avant mon mariage!

MARIE, gaiement.

Parce que vous aviez le caractère mal fait, monsieur.

PAUL, à *Blanche*.

Tiens, tu vois, elle m'attaque déjà!

MARIE.

Moi!... je m'inquiète bien de vous!... (*A Blanche.*)
Ma bonne amie!... que je t'embrasse encore!... (*Remarquant sa toilette.*) Ah! mon Dieu! vous alliez sortir?... Je vous dérange?...

PAUL, *vivement*.

Au contraire.

BLANCHE.

C'est mon mari qui sort.

MARIE.

Seul?

BLANCHE:

Oui; moi, je reste...

Elle l'emmène à gauche, et s'assied avec elle sur le canapé.

MARIE, *riant*.

Tu n'as donc pas été sage?

PAUL.

La petite cousine se croit encore au couvent!

MARIE.

Oh! ne me parlez pas du couvent, je vous en prie; et tâchez de me dédommager de l'ennui que j'y ai si longtemps... goûté. Avant de m'emmener au fond de sa province, mon tuteur m'a prêté huit jours: je vous les donne. Je veux voir tout Paris, aller à tous les théâtres et dépenser toutes mes économies de l'année; je veux dévaliser les magasins de modes et de nouveautés; je veux des volières, des oiseaux...

PAUL, *riant*.

Une perruche!

MARIE.

Non, monsieur... je n'aime pas les perruches.

PAUL.

Pure jalousie !

MARIE.

Tiens ! mais vous avez de l'esprit, mon cousin. Ce que c'est, quand on est longtemps sans se voir !

PAUL.

Oui, j'ai fait des progrès... (*Il vient s'appuyer sur le dos du canapé, entre Marie et Blanche.*) Et vous, l'astronomie ? la géographie ?... Avons-nous eu beaucoup de prix ?

MARIE.

Mais il se moque de moi !

PAUL.

Vous n'en avez donc pas eu ?

MARIE.

Taquin !

PAUL.

Voyons, petite cousine, qu'entend-on par latitude ?

MARIE.

Je ne vous réponds pas.

PAUL, *démontrant.*

On entend par latitude...

MARIE.

La liberté que tout bon mari doit laisser à sa femme de faire ses volontés.

PAUL.

Ah ! très-bien... Qu'entend-on par solstice ?

MARIE.

Vous m'impatientez.

PAUL.

Voyons, cousine... quels sont les plus longs jours de l'année ?

MARIE.

Les plus longs jours de l'année sont ceux qu'on pas-e auprès de son cousin.

PAUL, *regagnant la droite.*

Tiens ! mais vous êtes d'une jolie force.

MARIE.

Ah ! vous me traitez comme une enfant?... Eh bien ! à votre tour, monsieur, répondez à mes questions... Rendez-vous ma cousine heureuse ? l'aimez-vous bien ? (*A Blanche.*) T'aime-t-il?... satisfait-il à tous tes caprices?... prévient-il tous tes désirs ?

PAUL, *gravement.*

Une femme ne doit avoir qu'un désir, petite cousine : celui de plaire à son mari.

MARIE.

Voyez-vous ça !... (*A Blanche.*) Mais du moins est-il bien tendre, bien soumis, bien galant, bien...

PAUL.

Ta, ta, ta, ta, ta.

MARIE, *se levant et venant à lui.*

C'est-à-dire que vous n'êtes ni tendre, ni galant, ni soumis?... Ah ! je vois bien que ma cousine est très-malheureuse avec vous.

BLANCHE, *émue, se levant.*

Enfant !

MARIE.

Oh ! tu as toujours été trop bonne ; toi... (*A Paul qui rit.*) Riez, riez... Mais me voici et je vous corrigerai, mon cousin.

PAUL.

Si c'est avec ces jolies petites mains-là, je ne m'en plaindrai pas...

MARIE.

Ah ! il paraît que vous êtes galant avec les autres femmes... c'est encore mieux.

PAUL, *tirant sa montre.*

Oh ! avec vous, c'est sans conséquence.

MARIE.

Vous croyez ?

PAUL.

Je vous quitte... (*A Blanche.*) Ma chère amie, quoi qu'il arrive, vous ne serez plus seule...

BLANCHE, *à part.*

Comment ! il part !

PAUL.

Si vous ne sortez pas, Marie vous tiendra compagnie, et, pour sa peine, vous lui donnerez... des confitures.

MARIE.

Des confitures !

PAUL.

Air des Sept Châteaux du Diable.

Prenez, en attendant,

Ces bonbons, chère enfant !

(*Il lui donne une bonbonnière.*)

MARIE.

Des bonbons !

PAUL.

Mais surtout,

Petite, ne mangez pas tout.

Lorsque l'on a des perles dans la bouche,

Il faut agir avec ménagement.

Vous le voyez, votre soin seul me touche,

Et ma prière est presque un compliment.

ENSEMBLE.

PAUL.

Gardez, en attendant,

Ces bonbons, chère enfant.

Mais pour vos dents surtout,

Petite, ne mangez pas tout.

MARIE, à Blanche.

On n'est pas plus galant,
Et plus impertinent !
Mais monsieur ton époux
Verra l'effet de mon courroux !

BLANCHE, à part.

Pour calmer mon tourment,
Qui saura maintenant
Ramener mon époux
Tendre et fidèle à mes genoux ?

(Paul sort en riant par la droite. — Blanche le suit tristement des yeux.)

SCÈNE VI.

MARIE, BLANCHE.

MARIE, frappant du pied.

Oh ! le vilain moqueur !... Je suis furieuse !... (*Elle pose avec dépit la bonbonnière sur la cheminée.*) Dieu me pardonne ! il me prend pour une petite fille sans expérience !

BLANCHE, soupirant.

C'est-à-dire heureuse !

MARIE, l'examinant.

As-tu donc de l'expérience, toi ?

BLANCHE, amèrement.

Un peu.

MARIE.

Comme tu me dis cela !... Mais, au fait... cette toilette... Tu devais sortir, et il t'en a empêchée ?

BLANCHE.

Non, Marie ; seulement, il n'a pas voulu m'accompagner... (*Se reprenant.*) Il ne l'a pas pu.

MARIE.

Et tes yeux encore humides !... tu as pleuré !... Ah !

le méchant!... je disais vrai... il ne te rend pas heureuse!

BLANCHE.

Tu exagères...

MARIE.

J'exagère?... par conséquent, il y a du vrai dans ce que je dis. Voyons, Blanche, parle, confie-moi tes chagrins.

BLANCHE.

Je n'en ai pas, Marie.

MARIE.

Je te dis que tu en as, toi... mais je comprends... une petite fille... on ne peut pas lui dire ses secrets, ses tourmens.

BLANCHE, *voulant la calmer.*

Marie... mon enfant...

MARIE.

Dis ton amie... Je n'ai que seize ans, c'est vrai... mais il me semble qu'il y en a trente-deux que je t'aime.

BLANCHE, *s'abandonnant.*

Eh bien! Marie! je suis jalouse... et cela fait bien mal!

MARIE.

Oh! je serai jalouse aussi, moi.

BLANCHE.

Il y a trois mois nous avons rencontré aux eaux de Bagnères...

MARIE.

Une étrangère, n'est-ce pas?... une Polonaise?...

BLANCHE.

Non, une Française... une coquette parisienne.

MARIE.

Marquise, comtesse?

BLANCHE.

Comtesse.

MARIE.

J'en étais sûre, c'est toujours comme ça dans les romans... Continue.

BLANCHE.

Tout le temps de notre séjour, il me fallut accepter la société de cette femme et de son mari. — Elle est mariée.

MARIE.

Toujours comme dans les...

BLANCHE.

Paul était toujours le cavalier...

MARIE.

De la Polonaise?...

BLANCHE.

Souvent ils échangeaient des regards furtifs; une fois même je surpris la main de la comtesse dans celle...

MARIE.

D'Arthur?...

BLANCHE.

Dans celle de mon mari.

MARIE.

Oui, je voulais dire Paul...

BLANCHE.

Ceci se passait la veille de notre départ.

MARIE.

Et depuis?...

BLANCHE.

J'avais oublié cette aventure quand, dernièrement, j'appris du même coup, par un journal, la présence de cette femme à Paris, et le départ prochain du comte pour une mission lointaine. Il doit être parti depuis deux jours; et hier Paul a été absent une partie de la journée; ce matin, je l'ai surpris lisant une lettre; et ce soir, il veut sortir. J'ai fait tout pour le retenir... je me

suis humiliée, abaissée... mais en vain... et, en ce moment, il se dispose à partir pour ce rendez-vous... Oh ! je suis bien malheureuse !...

Elle va s'asseoir sur le canapé à droite.

MARIE.

Un rendez-vous?... Il n'ira pas.

BLANCHE.

Comment l'en empêcher ?

MARIE.

Je n'en sais rien... mais il le faut, voilà tout.

BLANCHE.

Comment feras-tu, toi, innocente enfant, quand j'ai échoué, moi, malgré mon expérience ?

MARIE.

Ce n'est pas une raison... Oh ! je ne suis pas si ignorante que tu le penses ; quoique je sorte du couvent... je connais le monde, va !... le cœur humain !

BLANCHE, *souriant*.

Et qui t'a faite si savante ?

MARIE.

Les livres lus en cachette, d'abord ; puis, les conversations d'une dame bien respectable qui s'était retirée parmi nous pour mieux pleurer son quatrième mari, et enfin les conseils que me donnaient ma maîtresse de piano, qui avait eu une passion, et ma maîtresse d'anglais, qui en avait eu deux... (*Blanche se lève.*) Grâce à elles, je sais plus d'une ruse, et je veux profiter de ma science pour assurer ton bonheur d'abord... et ma vengeance ensuite... (*Elles gagnent la gauche.*)

LA PETITE COUSINE.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RIGAUD.

Il a des gants blancs.

RIGAUD, *accourant par le fond.*

Enfin, me voici... (*Apercevant Marie.*) Oh ! la jolie personne !

MARIE.

Plait-il ?

RIGAUD.

Pardon... (*A Blanche.*) Madame, il n'y a plus un billet au bureau, mais je tiens à votre disposition deux places dans la loge d'une de mes parentes. Elle demeure à deux pas, et nous la prendrons en passant, si vous le voulez bien.

BLANCHE.

Mon Dieu ! M. Rigaud... (*Le présentant à Marie.*) M. Rigaud, un ami de mon mari... (*A Rigaud.*) Je suis fâchée...

MARIE, *bas.*

Accepte.

BLANCHE, *bas.*

Quoi ! tu veux ?...

MARIE, *bas.*

J'ai mon idée.

BLANCHE, *à Rigaud.*

Je vous remercie pour Marie et pour moi.

RIGAUD.

Ah ! c'est mademoiselle, qui...

MARIE.

Non, ma chère cousine, non ; je me sens fatiguée et je désire...

BLANCHE, *bas.*

Mais...

MARIE, *bas*.

Laisse-moi donc faire.

RIGAUD.

Ainsi, mademoiselle, vous refusez?...

MARIE, *passant à lui*.

Mon Dieu! oui, monsieur; mais, croyez bien... (*Le regardant et se souvenant.*) Eh! mais, je ne me trompe pas...

RIGAUD, *la regardant aussi*.

Il me semble...

MARIE.

C'est mon danseur de l'année dernière!

RIGAUD.

Ma danseuse de l'hiver passé!... Elle est charmante! (*Très-haut.*) Plus jolie encore qu'autrefois!...

MARIE.

Plait-il?...

RIGAUD.

Pardon... (*Ils se saluent.*)

BLANCHE.

Vous vous connaissez?

RIGAUD.

Oui, madame, j'ai eu le bonheur...

MARIE, *souriant*.

De danser une polka avec moi. Vous vous êtes bien porté, monsieur?...

Elle va avec Blanche vers la toilette, devant laquelle cette dernière s'assied.

RIGAUD, *avec feu*.

Ah! mademoiselle, pardonnez-moi de... C'est moi qui aurais dû m'informer... (*A part.*) Oh! elle est charmante!

MARIE, à *Blanche*.

Voyons, replaçons bien vite ce joli bouquet...

Elle lui rattache son bouquet de corsage.

BLANCHE, *bas*.

Mais je ne puis...

MARIE, *bas, regardant à droite*.

Ton mari!... Prends garde.

RIGAUD, à *part*.

Je resterais bien, moi!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PAUL, *entrant par la droite*.

Il est en grande toilette et tout prêt à partir. Marie rajuste la toilette de Blanche.

MARIE.

Ah! voici M. d'Hervey... Bravo! mon cousin, vous êtes superbe!

PAUL, *passant près de Marie*.

Vous allez aux Italiens?

MARIE, *achevant d'arranger Blanche*.

Moi? Non, j'ai besoin de repos; mais Blanche y va.

PAUL.

Ah!...

BLANCHE, *se levant*.

Mon ami...

MARIE, *la poussant*.

Elle ne le voulait pas; mais M. Rigaud a tellement insisté...

PAUL, à *Rigaud*.

Ah! tu as insisté, toi?...

RIGAUD.

Oui... oui... (*A part.*) Il paraît que j'ai insisté.

MARIE.

Qu'il a bien fallu accepter.

RIGAUD.

Oui... oui... (*A part.*) C'est que j'aimerais mieux rester, moi, maintenant !...BLANCHE, *passant près de Paul.*

Mon ami, vous paraissiez si... désolé de m'avoir fait manquer cette partie... que j'ai cru... devoir...

PAUL, *froidement.*

Vous avez bien fait.

MARIE, *bas à Blanche.*

Ça va bien... Il est furieux.

BLANCHE, *bas.*

Mais il va partir.

MARIE, *bas.*

Il restera.

PAUL, *avec ironie.*

Il faut vous hâter...

MARIE.

Paul a raison... la parente de M. Rigaud vous attend... et vous n'avez pas le loisir de faire atteler... Vous prendrez le coupé de mon cousin.

PAUL.

Hein ?

MARIE.

Il a bien encore cinq minutes à lui.

PAUL.

Mais...

MARIE.

Il les a.

RIGAUD, *à Paul.*

Tu permets?...

PAUL.

Tu m'ennuies, toi !... (*Il remonte.*)

BLANCHE, *encore indécise.*

Ainsi, Paul, vous ne venez pas ?

MARIE, *la poussant.*

Mais non, puisqu'il n'y a que deux places. A bientôt, ma chère Blanche?... (*A Rigaud.*) Voyons, M. Rigaud, votre bras?...

RIGAUD, *passant entre Blanche et Marie, à laquelle il offre son bras.*

A vos ordres, mademoiselle.

MARIE.

Comment ?

RIGAUD, *présentant son bras à Blanche.*

Ah ! pardon!...

Blanche prend son pardessus.

AIR : *Polka de la Vivandière.*

Paul ne vient pas ;
Prenez mon bras,
De grâce, madame.

(*A part, regardant Marie.*)

Destin fâcheux !
Car en ces lieux
L'amour me réclame.

ENSEMBLE.

RIGAUD.

Paul ne vient pas, etc.

MARIE, *à part.*

Quel embarras !
Ne puis-je pas,
Grâce à quelque trame,
Rendre oublieux
Notre amoureux,
Et venger sa femme ?

PAUL, à part.

Quel embarras !

Que faire, hélas !

Quand une autre femme,

Comblant mes vœux,

Loin de ces lieux

Déjà me réclame ?

BLANCHE, à part.

Paul ne veut pas

Suivre nos pas ;

Car une autre femme,

Comblant ses vœux,

Loin de ces lieux

Déjà le réclame.

(Blanche et Rigaud sortent par le fond. Paul passe à gauche avec agitation)

SCÈNE IX.

PAUL, MARIE.

MARIE, à part.

Maintenant, à nous deux, mon grand cousin !

PAUL, à part.

Ah ! M^{me} d'Hervey, vous allez de votre côté?... Eh bien ! moi, j'irai du mien... La comtesse m'attend, et...

MARIE, feuilletant un album qu'elle a pris sur le piano.

Que je ne vous retienne pas, mon cousin.

PAUL, s'arrêtant.

Vous permettez donc ?...

Pendant le couplet de Marie, il fait quelques pas pour sortir et revient ; il répète ce jeu de scène deux ou trois fois.

MARIE.

Pas de cérémonie avec moi, je vous en prie. D'ailleurs, je ne suis par tout-à-fait seule... N'ai-je pas un piano,

des livres, des mélodies?... Faites-vous toujours des romances, mon cousin?... Vous en faisiez de jolies autrefois... Vous souvient-il de la dernière que vous m'avez donnée?... *La Chambre du Papillon*. Je la chante encore avec plaisir ; et... mais, pardon... Adieu, mon cousin...

Elle passe à gauche.

PAUL.

Ah!... adieu, ma cousine... (*Il remonte et ouvre la porte pour sortir. — Pendant ce temps, Marie ôte son pardessus, qu'elle pose sur le dos du canapé, se lisse les cheveux, et fait des grâces devant la glace de la cheminée. — Paul, qui s'est retourné pour saluer une dernière fois, s'arrête. — A part.*) Tiens! la petite cousine a une taille charmante!... mais c'est une femme à présent... (*Marie, feignant de se croire seule, relève un peu sa robe pour se chauffer les pieds.*) Oh! l'amour de petit pied! (*Marie regarde Paul à la dérobée, traverse devant lui, et va s'asseoir au piano.*) Ah! ça, je suis fou, je crois... Il remonte, Marie joue un prélude, et quand Paul est près de sortir, elle commence à chanter. — Il s'arrête.

MARIE.

AIR nouveau de M. J. Nurgeot.

Quand le sommeil vient alourdir sa tête,
Le papillon, plus léger que le sort,
Trouve toujours une molle couchette
Où le zéphyr le caresse et l'endort.

PAUL, à part.

Ma chanson...

Il descend un peu.

MARIE, à part.

Il a fait un pas...

(Haut, continuant.)

Sur une fleur entr'ouverte il se pose,
La baise au front en lui disant bonsoir,
La fleur sur lui ferme ses bras de rose
Et le retient catif dans son boudoir.

PAUL, à part.

Une voix délicieuse !...

Même jeu que ci dessus.

MARIE, à part.

Il en a fait deux.

(Haut, et continuant.)

Pendant la nuit doucement il sommeille,
Et, quand le jour colore le ciel noir,
En s'éveillant, la rose le réveille,
Ouvre ses bras et lui dit : Au revoir !

Paul vient tout doucement s'asseoir près d'elle sur le canapé.

MARIE, à part.

Allons donc !...

(Haut, et continuant.)

Il quitte alors sa chambrette embaumée,
Regarde au ciel si le jour sera pur,
Et secouant des perles de rosée,
Il ouvre au vent ses deux ailes d'azur.

PAUL.

Bravo ! ma cousine !

MARIE, se tournant vers lui et feignant la surprise.

Ah !

PAUL.

Vous chantez comme un auge.

MARIE.

Vous n'êtes donc pas parti ?

PAUL.

Non... pas encore.

MARIE.

Ah! vous avez aussi des caprices, monsieur?

PAUL.

Moi?... non... mais... j'ai ordonné d'atteler; et, en attendant...

LE DOMESTIQUE, *entrant par le fond.*

La voiture de monsieur!

PAUL, *surpris, se levant, et passant à gauche.*

Hein?... (*A part.*) Encore une idée de M. Rigaud!... (*Haut, au Domestique.*) C'est bien... (*Le Domestique sort par le fond. — A part.*) Je n'ai plus de prétexte pour rester... (*Haut.*) Bonsoir, Marie...

Il remonte tout doucement.

MARIE, *à part.*

Ah! mon Dieu!... (*Haut, et d'un ton contrarié.*) Bonsoir, monsieur.

PAUL, *redescendant vivement près de Marie.*

De quel ton vous me dites cela!... on croirait que vous êtes fâchée contre moi.

MARIE.

Fâchée?... pourquoi?... parce que vous me quittez?... Ah! c'est de la fatuité, mon cousin.

PAUL.

Je n'y songeais pas, je vous jure... Ainsi, nous nous quittons bons amis?

MARIE.

Mais, oui; et la preuve... (*Elle lui tend la main, qu'il embrasse. — A part.*) Il restera... (*Haut.*) A demain!...

Elle se lève et parcourt les romances.

PAUL.

A demain!...

Il ôte ses gants.

MARIE.

Que faites-vous donc?...

PAUL, *distrain.*

Moi?... rien.

MARIE.

La voiture vous attend.

PAUL.

Oui; on le dit.

MARIE.

Pardon, mon cousin; mais j'ai besoin de repos, et vous devenez indiscret.

PAUL.

Indiscret?... Ne veux-tu pas causer un peu avec moi?

MARIE.

Soit! si vous voulez répondre à mes questions...

*Elle se rassied sur le tabouret de piano.*PAUL, *s'asseyant sur le canapé, près d'elle.*

Parle.

MARIE, *gravement.*

Qu'est-ce que la lune?

PAUL.

Tu as de la rancune?

MARIE.

Qu'est-ce que la lune?...

PAUL.

Tu le veux?... Eh bien! c'est l'astre des amans.

MARIE.

Qu'est-ce que l'équinoxe?

PAUL.

Ah!...

MARIE.

Quels sont les jours les plus courts?

PAUL.

Ceux que l'on passe auprès de toi!

MARIE.

Pourquoi pas à mes pieds?

PAUL.

A tes pieds, si tu veux...

Il se met à genoux devant elle en riant.

MARIE, frappant dans ses mains.

Ah! vous y voilà donc enfin, monsieur!

PAUL, voulant se relever.

Quoi?...

MARIE, l'en empêchant.

Restez! et demandez-moi pardon bien vite... (*Paul lui baise les mains.*) Autrement que cela... Ah! vous m'avez traitée comme une enfant?... Eh bien! cette enfant voulait vous retenir, elle vous a retenu; elle voulait se venger de vos railleries, et vous êtes à ses pieds, mon cousin!

PAUL.

Quoi! c'était une ruse?... une comédie?

MARIE.

Oui, mon cousin, une comédie avec préméditation et guet-apens!

PAUL, se relevant.

Déjà coquette!..

Il gagne la gauche.

MARIE, se levant.

Déjà?... j'ai seize ans!

PAUL.

Mais savez-vous quel jeu vous avez joué là?

MARIE.

Un jeu fort amusant, je vous le jure.

PAUL.

Vous croyez?... (*A part.*) Ah! vous m'avez donné une leçon, cousins; à mon tour!

MARIE.

Vous me boudez, cousin ?

PAUL.

Moi?...et pourquoi?... Parce que la charmante Marie a déployé tout ce qu'elle a de grâce et de séduction pour me retenir auprès d'elle?... Mais, je ne vois en cela rien de désobligeant pour moi. Au contraire.

MARIE.

Plait-il ?

PAUL, *jouant la passion.*

Mais, pour me garder ici, il était inutile de me découvrir la taille d'une fée, la voix d'un ange et l'esprit d'un démon!... Vous n'aviez qu'à dire : Restez ! Et je n'aurais eu garde de vous quitter.

MARIE, *étonnée.*

Mais, mon cousin...

Elle recule un peu vers la droite.

PAUL, *s'avançant vers elle.*

Des yeux comme ceux-ci, et une bouche comme celle-là sont assez forts pour se passer d'auxiliaires !

MARIE, *même jeu.*

Mon cousin...

PAUL, *lui prenant la main.*

A-t-on besoin de montrer son pied quand on a une main comme la tienne?...

Il lui baise la main.

MARIE, *dégageant sa main et passant à gauche.*

Finissez!...

PAUL.

Pourquoi donc ?

MARIE.

Comment, pourquoi ?

PAUL.

Sans doute. N'est-ce pas toi qui m'as fait rester ici ?

MARIE.

Oui ; mais...

PAUL.

N'est-ce pas toi qui m'as forcé à admirer des beautés que je ne voulais pas voir ?

MARIE, *se troublant.*

Mon cousin... je vous en prie... ne dites pas de bêtises !

PAUL.

Si tu savais !...

MARIE.

Je vous défends de me tutoyer. Allez-vous-en, hein ?

PAUL.

M'en aller?... Vous croyez donc, ma chère, qu'on peut retenir les gens par mille séductions, puis les congédier sans réaliser les secrètes promesses qu'on leur a faites ?

MARIE, *effrayée.*

Des promesses?... Je ne vous ai rien promis, monsieur.

PAUL.

Pardon, tu m'as promis un baiser.

MARIE, *se reculant à gauche.*

Moi?...

PAUL.

Assurément. Tu ne m'as pas gardé, j'imagine, pour me mystifier ?

MARIE.

Si, monsieur.

PAUL.

Alors, c'est une trahison ; et, au lieu d'un, c'est dix qu'il me faut, et je les prendrai !

MARIE, se sauvant derrière le canapé, à gauche.

Mais c'est une horreur!

PAUL, la poursuivant, et se trouvant de l'autre côté du canapé.

Cela t'apprendra à faire la coquette!

MARIE.

Paul!

PAUL.

Je n'écoute rien!...

Il s'élançe pour l'embrasser. On entend le bruit d'une voiture. Marie pousse un cri, s'échappe et court à la porte du fond, qu'elle ouvre.

MARIE, avec joie.

C'est Blanche! c'est votre femme, monsieur!

PAUL, à part.

Nous reprendrons la leçon plus tard.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BLANCHE, RIGAUD, entrant par le fond.
Marie court auprès de Blanche.

RIGAUD, à part.

La petite cousine est encore là! bravo!

PAUL.

Déjà de retour!

BLANCHE, retirant son pardessus, qu'elle pose sur un fauteuil devant la toilette.

Mais vous-même, mon ami?...

PAUL.

Moi, je ne suis pas sorti... J'ai tenu compagnie à votre cousine.

MARIE, bas à Blanche.

J'ai à te parler.

RIGAUD, *bas à Marie, qui se rapproche de lui.*
Il faut que je vous parle.

MARIE, *étonnée.*

A moi?... (*Rigaud met un doigt sur sa bouche et remonte la scène. A Paul.*) Mon cousin, ma chambre n'est pas préparée ?

PAUL.

Pardonnez-moi.

MARIE.

Oui, la chambre bleue ; mais elle est trop éloignée... j'ai peur...

PAUL, *riant.*

Vraiment?... Je vais donner des ordres pour qu'on en prépare une autre...

Il sort par la porte du fond ; Marie l'accompagne et redescend ensuite près de Blanche.

SCENE XI.

BLANCHE, MARIE, RIGAUD, *à l'écart.*

MARIE, *vivement à Blanche.*

Enfin, nous sommes seules !...

BLANCHE, *bas.*

Seules?... Et M. Rigaud ?...

MARIE, *bas.*

Il te gêne... Attends... (*Haut, à Rigaud.*) M. Rigaud, seriez-vous assez bon pour vous boucher les oreilles un moment ?

RIGAUD.

Me boucher les... comment ?

MARIE, *se mettant les deux mains sur les tempes.*

Comme ça.

RIGAUD.

Quoi ! vous voulez ?...

MARIE.

Je vous en prie.

RIGAUD.

Avec plaisir... (*Il se bouche les deux oreilles et se retire à l'écart. A part.*) Elle est charmante!

MARIE.

Vous n'entendez pas?...

RIGAUD, à part.

Elle est charmante!

MARIE.

Vous n'entendez pas?... (*Rigaud reste immobile dans sa position.*) Il n'entend pas...

RIGAUD, très-haut.

Tâchez que ça ne soit pas trop long.

MARIE, à Blanche.

Ma chère amie, ton mari est un monstre, un ingrat!

BLANCHE, effrayée.

Que dis-tu?

MARIE.

Mais rassure-toi, il t'aime encore.

BLANCHE.

Tu en es sûre?

MARIE.

Sans doute; il vient de me faire la cour.

BLANCHE.

A toi?

MARIE.

Parfaitement.

BLANCHE.

Et tu dis qu'il m'aime?

MARIE.

Assurément... Si j'ai pu lui faire oublier la comtesse en si peu de temps, il est clair qu'elle ne lui tient pas fort au cœur.

BLANCHE.

Mais si c'est toi qu'il aime, à présent ?

MARIE.

Il ne peut pas m'aimer... C'est un caprice, une fantaisie... dont je le guérirai dès aujourd'hui, si tu veux me seconder.

BLANCHE.

Comment ?

MARIE.

En le rendant jaloux... en faisant la coquette.

BLANCHE.

Avec qui ?

MARIE.

N'importe... avec M. Rigaud, par exemple.

BLANCHE.

Avec M. Rigaud !

RIGAUD, *de loin, les mains sur ses oreilles.*
Puis-je?...

MARIE.

Pas encore.

RIGAUD, *à part.*

Elle est charmante !... Si je pouvais... Un mot de lettre... Oui... c'est cela...

Il va s'accouder sur le piano et écrit un mot sur une feuille qu'il arrache de son calepin en se bouchant les oreilles.

BLANCHE, *à Marie.*

Avec M. Rigaud?... A propos, tu ne sais pas?... Il t'aime... il veut t'épouser...

MARIE.

Tant mieux, il nous aidera.

BLANCHE.

Mais...

MARIE.

Ne t'inquiète de rien. Seulement, laisse-moi un in-

stant avec lui, afin qu'il apprenne ce qu'il aura à faire, et, comme il faut un prétexte pour le retenir, donne l'ordre de servir .. du thé dans ce salon.

RIGAUD, *de loin, les oreilles toujours bouchées.*
Puis-je?...
C'est fait!

MARIE, *lui abaissant les mains.*

C'est fait!

RIGAUD.

Quoi?

MARIE.

Chut!

RIGAUD.

Oh!...

Marie fait signe à Blanche de sortir.
BLANCHE, *bas.*

J'obéis...

Elle sort par la gauche.

SCÈNE XIII.

MARIE, RIGAUD, puis PAUL, et ensuite BLANCHE
et le DOMESTIQUE.

RIGAUD, *avec feu, à part.*

Seuls!... oh!... (*Haut, en s'approchant de Marie.*)
Mademoiselle, j'ai... (*Voyant Paul qui entre par le fond. — À part, et se reculant.*) Au diable, toi!...

Paul descend, Marie s'éloigne de Rigaud.

PAUL, *à Marie.*

Vos ordres sont exécutés, cousine... (*Marie va pour remonter.*) Est-ce que vous vous retirez déjà?

MARIE.

Non; car Blanche vient d'engager M. Rigaud à prendre le thé avec nous.

PAUL.

Ah!...

Il se retourne vers Rigaud.

RIGAUD, à qui Marie fait des signes.

Hein!... Ah! oui!... ah! oui!...

MARIE, allant au piano.

Si vous voulez, nous ferons de la musique... (*Elle s'assied devant le piano.*) Chantez-vous, M. Rigaud?

RIGAUD, qui rêvait.

Oui, la valse à deux temps... (*Se reprenant.*) Ah! pardon!... Si je chante?... (*Il va au piano.*) Oh! très-peu!... je ne sais qu'un morceau... un seul...

(*Fredonnant.*)

Quand les oiseaux du voisinage...

(*Paul rit et va près de la cheminée. Rigaud s'appuyant sur le piano et se penchant vivement vers Marie. Bas.*) Mademoiselle, j'ai mille choses à vous dire.

MARIE, jouant un morceau en sourdine.

Parlez.

RIGAUD.

Ici?

MARIE.

Paul ne vous entendra pas; voyez... (*Elle joue fort. — Puis jouant piano.*) Eh bien?

RIGAUD, bas, avec des gestes passionnés.

Mademoiselle, j'ai dit à madame d'Hervey...

PAUL, se retournant, à part.

Hein?

RIGAUD, continuant.

Tous les rêves brûlants...

MARIE, bas.

Ah! monsieur, si vous faites de pareils gestes, on va deviner...

RIGAUD, bas.

C'est juste... (*A part.*) Soyons tempéré... (*Bas, et*

avec un ton indifférent.) Tous les rêves brûlans que votre présence adorée a éveillés en moi.

PAUL, à part.

Il lui parle de ma femme, je crois.

RIGAUD, continuant.

Mon seul espoir est de vous donner mon nom et cette lettre, qu'entre vos mains...

MARIE, bas.

Blanche me la remettra. Faites semblant de lui faire la cour.

RIGAUD, élevant un peu la voix.

A M^{me} d'Hervey ?

PAUL, à part.

Encore!...

Il se rapproche. — Marie l'apercevant, joue plus fort ; il s'éloigne.

RIGAUD.

Délicieux!... déli...

MARIE, bas à Rigaud.

A cette condition seule...

Elle se lève et prend un album qu'elle a l'air de regarder.

RIGAUD, bas à Marie, en faisant semblant de regarder l'album avec elle.

Mais, mademoiselle, comment faire pour?...

MARIE, bas.

Eh! mon Dieu! le contraire de ce que vous faisiez tout-à-l'heure. On parle bas, à l'oreille, de la pluie et du beau temps, avec un air passionné, de grands bras!...

RIGAUD, bas.

Ah! bon!

MARIE, bas, regardant à gauche.

Voici Blanche... obéissez...

Elle laisse l'album entre les mains de Rigaud, et va au-de-

vant de Blanche, qui entre par la gauche, suivie d'un Domestique portant, sur un plateau, un thé complet pour quatre personnes.

BLANCHE, *au Domestique.*

Là, sur ce guéridon...

Le Domestique pose le plateau sur le guéridon, qu'il avance au milieu du théâtre, et sort par la gauche.

PAUL, *qui s'est approché de Rigaud, bas.*

Que lui disais-tu donc ?

RIGAUD, *troublé.*

Moi?... mais...

PAUL, *bas.*

Souviens-toi...

Rigaud réfléchit.

MARIE, *qui, pendant ce temps, a parlé à l'oreille de Blanche, bas.*

Tu sais maintenant quel est le rôle de M. Rigaud... s'il se trouble, tu le souffleras...

BLANCHE, *bas.*

Je le soufflerai...

Marie vient près du guéridon et sert le thé.

RIGAUD, *qui a trouvé.*

Ah!... je ne lui disais rien...

Il remonte. Paul fait un mouvement d'humeur, et va s'asseoir sur le canapé, à droite.

BLANCHE.

Messieurs, le thé vous attend...

Elle s'assied sur le canapé, à gauche.

MARIE, *à Rigaud.*

M. Rigaud, offrez à ma cousine... (*Elle lui donne une tasse; Rigaud passe près de Blanche; le retenant, et bas.*) Vous savez... la pluie et le beau temps... et de grands bras!...

RIGAUD, *bas*.

De grands bras?... (*A part.*) Je n'y comprends pas un mot... Mais puisqu'elle le veut...

Il donne la tasse à Blanche.

MARIE, *offrant une tasse à Paul, qui fait un signe de refus.*

Comment, monsieur, vous me refusez... à moi?...

PAUL.

Hein?... j'accepte...

Il prend la tasse.

BLANCHE, *bas à Rigaud.*

Eh bien! M. Rigaud, je vous attends...

RIGAUD, *bas.*

Moi, madame... pourquoi faire?

BLANCHE, *bas.*

Vous savez bien... les grands bras...

RIGAUD, *bas.*

Ah! les grands bras!... (*A part.*) Décidément, je tourne au télégraphe.

PAUL, *à part, regardant Rigaud.*

Il parle *bas* à ma femme!

MARIE.

Un peu de thé, mon cousin!...

Elle lui verse.

RIGAUD, *à part:*

Je ne sais que lui dire... (*Bas à Blanche, avec de grands gestes.*) Il fait bien de la pluie et du beau temps, aujourd'hui!...

BLANCHE, *bas.*

C'est cela!

RIGAUD, *bas.*

Vous êtes contente?

BLANCHE, *bas*.

Continuez.

PAUL, *à part*.

Ce Rigaud a un aplomb...

Il va pour se lever.

MARIE.

Un peu de crème, mon cousin...

Elle lui verse.

RIGAUD, *bas à Blanche, même jeu que ci-dessus*.

Avez-vous entendu la Persiane?... Quel soprano!...

Et Mario?... quelle belle basse!...

PAUL, *à part*.

Elle paraît l'écouter avec plaisir.

MARIE, *bas à Rigaud, qui vient poser la tasse de Blanche sur le plateau*.

Allez donc!...

Elle se retourne vivement vers Paul.

BLANCHE, *bas à Rigaud, qui se rapproche d'elle*.

Allez donc!

RIGAUD, *à part*.

Allez donc!... allez donc!... Elles sont charmantes!...
(*Bas à Blanche, même jeu.*) Et ces décors!... Ces flots de lumière et d'harmonie!... Et ce poirier sur le devant du théâtre!...

BLANCHE, *minaudant*.

Ah! M. Rigaud, vous allez trop loin!...

RIGAUD, *étonné*.

Je vais trop loin!...

BLANCHE, *bas*.

Allez donc!

PAUL, *à part, rageant et se levant*.

Il veut donc que je le fasse sauter par la fenêtre!...

Il va poser la tasse sur le piano.

MARIE, à Paul.

En vérité, mon cousin, vous n'êtes pas aimable!... Vous ne m'adressez pas une parole... C'est à peine si vous faites attention à moi...

PAUL.

Je vous demande pardon, mais...

MARIE.

Faites comme M. Rigaud : il est aimable, lui!... il est galant!

PAUL.

Oui... oui... oui... (A part.) Le gremlin!

RIGAUD, bas à Blanche, même jeu.

Et ces poires!... quelles belles poires!... Aimez-vous les poires, madame?

BLANCHE.

M. Rigaud, vous allez me faire rougir.

PAUL, à part.

Je n'y tiens plus...

Il marche avec agitation.

MARIE.

Où allez-vous, mon cousin?

PAUL.

Nulle part; je me promène.

MARIE.

Vous êtes agité?

PAUL.

Oui!... oui!... oui!...

RIGAUD.

C'est le thé qui opère... ça produit toujours cet effet-là... (Bas à Blanche.) J'aime votre cousine, madame; je veux l'épouser... (Lui offrant une lettre.) Et cette lettre qu'entre vos mains...

BLANCHE, *bas.*

Ah ! je ne sais si je dois...

RIGAUD, *bas.*

Elle le permet.

BLANCHE, *bas.*

C'est différent... Donnez...

Elle prend la lettre et la cache.

PAUL, *à part.*

Une lettre!... Ah ! c'en est trop!... et je veux...

Il fait un pas vers sa femme.

MARIE, *à part.*

Il est jaloux !... (*Bas à Paul, en l'arrêtant.*) Dans une heure... ici... j'y serai...

Le Domestique entre par la gauche, et sur un signe de Blanche qui s'est levée, il enlève le plateau qu'il emporte en sortant, après avoir rangé le guéridon au fond.

PAUL, *bas.*

Mais...

MARIE, *bas.*

Chut!

PAUL, *à part.*

Comment ! elle a pris au sérieux...

MARIE, *à Blanche, qui est venue près d'elle.*

Dis donc, Blanche, si tu veux, demain matin nous irons faire une promenade au bois ?

BLANCHE.

Volontiers.

MARIE.

Vous serez des nôtres, M. Rigaud?... (*Bas à Blanche.*)

Appuie ma demande.

RIGAUD.

Avec le plus grand...

BLANCHE.

Ah ! vous ne pouvez pas refuser!...

RIGAUD.

Moi, refuser !...

BLANCHE, *minaudant*.

Je vous en prie...

RIGAUD.

Puisque j'accepte.

BLANCHE.

Je n'attendais pas moins de vous...

Elle lui tend la main d'un air langoureux. Rigaud la regarde d'un air hébété.

MARIE, *bas à Rigaud, en passant entre Blanche et lui.*Baisez-lui donc la main... (*Rigaud s'exécute, de plus en plus hébété. Bas.*) Très-bien !...

Elle passe à gauche.

PAUL, *à part*.

Décidément, je tuerai ce garçon-là quelque jour.

MARIE.

Il se fait tard, messieurs, et, si vous le permettez...

RIGAUD.

C'est juste... (*Bas à Blanche.*) Pensez à ma lettre !... Il va pour remonter. — Paul se rapproche de sa femme avec un mouvement de jalousie. — Blanche rit à part.MARIE, *appelant*.M. Rigaud !... (*Il revient.*) J'ai encore quelque chose à vous demander... (*Elle lui parle à voix basse, en lui indiquant la porte à gauche. Bas.*) Il y a une deuxième entrée, par l'antichambre.RIGAUD, *bas*.

Comment !... vous voulez ?...

MARIE, *de même*.

Il le faut !

RIGAUD.

J'obéis.

4

LA FETITE COUSINE.

ENSEMBLE.*AIR de la Péri.*

MARIE, à part.

Amitié, que ta puissance
 Protège mon innocence,
 Et garde mon cœur
 D'un piège séducteur.

BLANCHE, à part.

En vain la confiance
 Me parle d'espérance !
 Je crains pour mon cœur
 Quelque nouveau malheur !

PAUL, à part.

Amour, lorsque ta puissance
 L'emporte sur l'innocence,
 Je crains pour mon cœur
 Ton charme séducteur.

RIGAUD, à part.

Au bonheur j'ai confiance :
 Je renais à l'espérance.
 Il est pour mon cœur
 De longs jours de bonheur !

(A la reprise de l'ensemble, Rigaud va prendre son chapeau qu'il a posé sur le piano; puis, à la fin, il salue et sort par le fond. Paul sort par la droite, et Blanche par la gauche. Marie leur fait à chacun des signes d'intelligence.)

SCENE XIII.

MARIE, puis PAUL.

MARIE, seule.

Ah ! mon cousin, vous avez une femme jeune, belle, vertueuse, et vous vouliez la tromper!... vous avez une

petite cousine, non moins vertueuse, et vous vouliez la séduire !... vous vouliez compromettre à la fois le bonheur de Blanche, le vôtre et le mien !... mais, Dieu merci ! la jalousie commence à vous mordre au cœur !... et moi, je ne vous crains plus !... (*Regardant à droite.*)
Le voici... attention...

Elle s'assied sur le canapé à gauche.

PAUL, *entrant mystérieusement par la droite, à part.*

Ah ! M^{me} d'Hervey, vous recevez des lettres en cachette !... tant mieux : vous m'épargnez le remords !... Et, puisque Marie a pris au sérieux une simple plaisanterie, je serais bien bon d'avoir des scrupules !... D'ailleurs, c'est déjà une franche coquette que la petite cousine !... (*Apercevant Marie et s'approchant d'elle. — A mi-voix.*) Marie !

MARIE.

Ah ! c'est vous !...

Elle se lève.

PAUL.

Nous sommes seuls, enfin !... Ah ! Marie, avec quelle impatience j'attendais cet heureux moment !...

MARIE.

Vous m'aimez donc toujours ?

PAUL.

Plus que tout au monde !

MARIE.

Bien vrai ?

PAUL.

Tu en doutes ?

MARIE.

Non ! mais pourtant...

PAUL.

Quoi ?

MARIE.

Vous aimez Blanche aussi...

PAUL.

Ah ! ce n'est pas la même chose !

MARIE.

C'est-à-dire que vous avez de l'amour pour elle, et un caprice pour moi ?

PAUL.

Peux-tu dire cela ?

MARIE.

Enfin, vous l'aimez ?

PAUL.

Je l'aime... comme on aime sa femme...

MARIE.

Je veux qu'on m'aime toute seule... monsieur... je suis jalouse...

PAUL.

De Blanche ?

MARIE.

Pourquoi pas?... Il est vrai qu'elle n'est pas jolie.

PAUL.

Oh !

MARIE.

Et puis, elle est trop blonde...

PAUL.

Quelle querelle me fais-tu là ?

MARIE.

Enfin, elle n'a pas d'esprit. .

PAUL.

Pardon...

MARIE.

Non, monsieur !

PAUL.

Si fait ! De l'esprit et du cœur !

MARIE.

Eh bien ! alors, si Blanche réunit toutes les perfections, pourquoi?...

PAUL.

Laissons cela, Marie... Parlons de toi, de notre amour'... (*A part.*) Ma foi ! l'occasion est trop belle !...

Haut.

AIR de la Visite à Bedlam.

La nuit vient d'étendre ses voiles,

Déjà tout dort !

Et seuls l'amour et les étoiles

Veillent encor.

Dans ce silence on peut entendre

Battre le cœur !

(Il remonte pour s'assurer que personne ne vient)

MARIE, à part.

Mon beau cousin, soyez bien tendre.

Je n'ai plus peur ! (Bis.)

Même air.

PAUL, revenant près de Marie, avec passion.

Tout, à cette heure du mystère,

Parle d'amour !

Et..

BIGAUD, en dehors.

Quand les oiseaux du voisinage...

MARIE, à part. :

Allons donc !

PAUL, s'arrêtant.

Qu'est-ce que cela ?

MARIE, *se retenant de rire.*

Un voisin qui chante pour s'endormir... (*A part.*)
L'air est bien choisi... (*Haut.*) Voyons, monsieur, vous disiez...

(*Chantant.*)

Tout, à cette heure du mystère...

PAUL, *continuant.*

Parle d'amour !...

Et...

RIGAUD, *en dehors.*

Se donnent entr'eux des p'tits coups d'bec...

PAUL.

Ah! cette fois...

Il remonte.

MARIE, *allant s'asseoir sur le canapé, à gauche.*

Voyons, monsieur, venez donc ici! Que vous importe la chanson? Croyez-vous que ce soit un signal?...

PAUL, *avec un mouvement.*

Un signal!... Oui, c'est cela... ces mots dits à voix basse... cette lettre furtive...

MARIE.

Seriez-vous jaloux? jaloux de votre femme?... (*Appuyant.*) Mais vous l'aimez donc?

PAUL, *n'entendant plus rien, et venant près de Marie.*

Oh! Marie, si vous le vouliez... j'oublierais bien vite le monde entier!...

MARIE, *lui tendant la main.*

Tenez, voici ma main...

PAUL.

Merci! Marie, merci!... (*Il lui baise la main; alors on entend à gauche le bruit d'un baiser.*) Ciel! avez-vous entendu?...

MARIE.

Oui... c'est l'écho...

PAUL, *très-agité.*

Non ! non ! il y a quelqu'un là... j'en suis sûr !...

Il fait un pas vers la gauche.

MARIE.

Mais non !... (*D'une voix tendre.*) Paul !

PAUL.

Je n'y tiens plus !...

Il court vers le cabinet, à gauche.

MARIE, *de même.*

Paul !

PAUL.

Je reviens !...

Il se précipite dans le cabinet.

MARIE, *se levant avec triomphe.*

Ah !...

Elle passe à droite.

PAUL, *reparaissant ; il tient quelqu'un par le bras ; c'est Rigaud.*

Sortez ! monsieur, sortez !...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, RIGAUD, puis UNE FEMME DE CHAMBRE, et ensuite BLANCHE.

RIGAUD, *criant.*

Mais tu me fais mal !...

Il passe près de Marie.

PAUL, *rentrant dans le cabinet.*Et vous, madame !... (*Il ramène la femme de chambre.*) Justine !

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je ne voulais pas, monsieur, je ne voulais pas !...

Elle se sauve par le fond.

PAUL.

Comment, Rigaud !...

Il éclate de rire.

RIGAUD.

Moi-même... avec Justine... mais tu ne sais pas...

MARIE, *bas à Rigaud.*

Taisez-vous !

RIGAUD, *à part, passant à droite.*

Nous avons l'air de jouer aux propos interrompus !

BLANCHE, *entrant par la gauche, en robe de chambre.*

Quel est ce bruit ?

PAUL, *courant à elle.*

Ma femme !

BLANCHE.

Que s'est-il donc passé ?

MARIE, *vivement.*

Rien ! C'est M. Rigaud que ton mari a surpris dans ce couloir avec Justine !

RIGAUD.

Moi ! Ah ! permettez...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Ah ! M. Rigaud !

MARIE.

Vous courtisez les femmes de chambre, ah !...

BLANCHE.

Ah !...

PAUL.

Ah !...

RIGAUD, *éclatant.*Ah !... (*A Marie.*) Vraiment, mademoiselle, c'est pousser trop loin la plaisanterie !... Vous me feriez une réputation...

MARIE.

Que vous méritez. Ne faites-vous pas la cour à toutes

les femmes?... Et tantôt, n'était-ce pas à Blanche, ma cousine?

RIGAUD, *à part.*

Ah! c'est trop fort!

BLANCHE, *passant près de Marie.*

Marie!

MARIE, *bas.*

Laisse-moi donc faire!

PAUL, *à part.*

Il y a là-dessous un mystère, que je crois comprendre.

RIGAUD, *à Marie.*

N'est-ce pas vous, mademoiselle, qui m'avez promis votre amour, à la condition que j'aurais l'air de faire la cour à M^{me} d'Hervey, qui était dans la confidence?...

PAUL, *s'écriant.*

Est-il possible!

RIGAUD.

Comment! si c'est possible!... A cette surabondance de gestes, tu n'as pas deviné un homme qui accomplissait un vœu?...

MARIE, *à Rigaud, tout en regardant Paul.*

Oui, monsieur, c'était un vœu... parce qu'au moment de vous donner ma main, je voulais être certaine que mon mari saurait obéir pour plaire à sa femme.

PAUL, *à part.*

Je comprends tout maintenant!

MARIE, *à Rigaud.*

Aussi, monsieur, je reçois avec joie la lettre...

RIGAUD, *finissant la phrase.*

Qu'entre les mains de M^{me} d'Hervey vous m'avez dit de...

BLANCHE.

La voici...

Elle montre à Paul l'adresse de la lettre avant de la remettre à Marie.

PAUL.

Comment, Marie! c'est toi qui m'as fait une peur pareille?...

BLANCHE.

Le regrettez-vous?...

PAUL, *prenant la main de sa femme.*Non, certes... c'est une leçon... (*A Marie.*) Merci, cousine.BLANCHE, *à Marie.*

Merci, Marie!

MARIE, *à Rigaud.*

Merci, M. Rigaud!

RIGAUD, *se retournant.*Merci... (*Criant.*) Merci, la bonne!... (*A Marie.*) Ainsi, mademoiselle, vous me permettez donc?...

MARIE.

De venir cet hiver au bal, chez ma tante...

RIGAUD.

Et je puis espérer...

MARIE.

La première contredanse...

RIGAUD, *à part.*

Elle est charmante!

CHOEUR FINAL.

PAUL, *à part.*Jamais de perfidie!
Je le jure en ce jour.

Je veux en cette vie
N'avoir plus qu'un amour!

MARIE, à part.

Que de la perfidie
Qui brisait leur amour,
Ma patronne Marie
Me préserve à mon tour.

BLANCHE, à part.

Un moment de folie
M'enlevait son amour;
Mais le cœur d'une amie
Me le rend en ce jour.

RIGAUD, à part.

De ce jour de folie
Qui troubla leur amour,
La charmante Marie
A fait mon plus beau jour!

AIR de Colatto.

MARIE, au Public.

Le nom d'enfant tantôt me chagrinait...
Mais à présent il n'en est plus de même...
Et vous, messieurs, vous pouvez, s'il vous plaît,
Me traiter en enfant... mais en enfant qu'on aime!

A mes seize ans épargnez des chagrins ;
Soyez cléments pour mon humeur mutine ;
Et puisse enfin la petite cousine
Ne rencontrer ici que des cousins,
Ne voir en vous que des cousins!

Reprise du Chœur.

F I N.